

AU VIETNAM COMME PARTOUT AILLEURS LA TROISIÈME VOIE EST COUPÉE

DES millions de gens, depuis quelques jours, ont fait connaissance avec Mme Nhu. Membre de l'Assemblée nationale du Vietnam (sud), femme du chef de la police, belle-sœur du chef de l'Etat — le président Ngo Din Diem — et du sous-chef de l'Eglise — l'archevêque de Hué — à la fois mondaine et fanatique, prude et coquette (un mélange de Marie Chantal et de Charlotte Corday), avec ses minauderies et ses mots à l'emporte-pièce, la Passionaria de la contre-révolution a fait une entrée remarquée sur les écrans de la R.T.F. Plus encore que les informations lointaines sur les troubles à Saïgon, plus encore que les reflets inquiétants (mais pour nous incompréhensibles) du sacrifice des bonzes, la présence presque physique de Mme Nhu a fait réfléchir les moins familiers avec ces problèmes. A travers cette petite personne, c'est toute la faiblesse d'un régime, son désarroi, sa fureur que l'on pouvait mesurer.

Un régime sans partisans

A première vue, il n'y a là rien d'extraordinaire. Ce n'est pas la première fois qu'un gouvernement s'impose — ou qu'il est imposé de l'extérieur — contre la volonté quasi unanime d'une population. Les guérillas paysannes, les manifestations d'étudiants et de professeurs, les arrestations en masse, les patrouilles incessantes sont choses très répandues dans les confins du « monde libre », en Asie comme en Amérique du Sud. Du moins sait-on, en général, quels puissants intérêts soutiennent ces pouvoirs.

L'originalité du Vietnam est d'être une dictature sans appui, à l'intérieur comme à l'extérieur. Une poignée de profiteurs et quelques illuminés gouvernent par la terreur contre tout un peuple et au milieu de la réprobation générale.

Au début, sans doute, ce pouvoir s'est-il appuyé sur la minorité catholique (un million sur douze millions d'habitants). Le chef de l'Etat et les principaux dignitaires catholiques du gouvernement ont truffé l'administration, la police et l'armée de leurs coreligionnaires. Hier encore, Mme Nhu justifiait cette invasion par la supériorité intellectuelle des catholiques sur les autres membres de la population. D'une certaine façon, elle n'avait pas tort. Comme dans tous les pays de l'ancien empire colonial français, la conversion au catholicisme a été, pour les « élites » locales, la marque d'une soumission, d'une volonté de collaboration (au sens vichyssois du terme) avec les pays conquérants. C'est pourquoi les catholiques ont reçu, dans l'ensemble, une meilleure éducation et de meilleures

places que les irréductibles. Consciemment ou inconsciemment — selon les cas — ils ont été les meilleurs auxiliaires de la colonisation.

Mais ces temps-là ne sont plus. Qu'on les juge basement politiques ou très hautement spirituels, il faut reconnaître que l'Eglise défend ses intérêts avec habileté. Un pape l'a dit clairement : elle doit survivre aux empires. C'est pourquoi, portée au début par les conquérants, elle s'efforce d'être bien vue des nationalistes. C'est pourquoi certains évêques vietnamiens prennent leurs distances à l'égard du cardinal beau-frère. C'est pourquoi, enfin, la diplomatie vaticane malgré sa prudence coutumière, entend bien tirer son épingle du jeu.

La réaction des Américains n'est pas tellement différente.



(Agip.)

Cet homme se fait sacrer bonze, en plein Paris, au cours d'une manifestation qui s'est déroulée devant L'UNESCO.

Mais alors, se demandera-t-on, comment Ngo Din Diem tient-t-il ? Catholique désavoué par le pape, « occidental » désavoué par Kennedy, comment se fait-il qu'il reste au pouvoir ?

A la recherche d'un bon nègre

Il faut d'abord se rendre compte que les Etats-Unis ont au sud-Vietnam des intérêts importants, non seulement stratégiques, mais financiers. Certes, c'est le contribuable américain qui paye.

Mais ce sont aussi des entreprises américaines qui exportent. Ainsi, l'argent n'est pas perdu pour tout le monde. C'est ainsi qu'en 1962 les importations vietnamiennes se sont élevées à 9.235 millions de piastres, sur lesquelles 3.937 millions de marchandises provenaient des Etats-Unis.

Premiers fournisseurs du Vietnam, avant le Japon (1.562 millions) et la France (1.360 millions), les Etats-Unis voient leur part s'accroître d'année en année, tandis que celle des autres diminue. Les dirigeants américains se rendent bien compte qu'ils jouent avec Diem une mauvaise carte, comme hier avec Batista ou aujourd'hui avec bien des dictatures sud-américaines. Mais ils ne peuvent pas non plus courir le risque de perdre, en le perdant, leurs avantages militaires et économiques.

La politique américaine au Vietnam est donc prisonnière des mêmes contradictions qu'en Amérique du Sud ou que la politique française en Algérie, avant les accords d'Evian. Partout, l'impérialisme voudrait bien se débarrasser de ses alliés les plus compromettants, de ses laquais les plus compromis. Mais pas au point de laisser aux peuples leur libre choix, pour qu'ils s'égarerent, comme à Cuba, sur les routes du socialisme.

Aussi cherche-t-on partout le « bon nègre », assez représentatif pour avoir la confiance des siens, assez « compréhensif », en même temps, pour les intérêts de l'impérialisme occidental. Et l'on doit constater partout que ce bon nègre n'existe plus, que la troisième voie est coupée.

Pourtant, au Vietnam, la bourgeoisie commerçante, les propriétaires fonciers, l'ancienne aristocratie mandarinale constituaient un ensemble de couches sociales beaucoup plus important que dans la plupart des autres pays du Tiers Monde. Cela ne suffisait pas, cependant, pour qu'elle y puisse jouer un rôle historique « intermédiaire ». Une partie de ces cadres s'est discréditée à jamais comme agent du colonialisme. Une autre, touchée par la crise, a rallié le camp socialiste. Divisés, incertains, les représentants de cette bourgeoisie ne peuvent plus constituer la base sociologique d'un gouvernement ayant quelque apparence de popularité.

L'existence d'une bourgeoisie à la fois nationaliste, libérale et anticommuniste, formée de jeunes techniciens honnêtes, efficaces et dynamiques, l'existence de couches bourgeoises nouvelles capables de prendre la relève des vieux politiciens pourris est un mythe qui n'a d'autre réalité que dans les rêves les plus roses du président Kennedy.

Ce rêve n'est pas nouveau. C'était aussi celui de de Gaulle et sa dernière déclaration sur le Vietnam donne à croire qu'il n'y renonce pas.

Une illusion gaulliste

A l'époque du R.P.F. et dans les années qui suivirent — du temps où il recevait à Colombey-les-Deux-Eglises l'ambassadeur tunisien Masmoudi

— de Gaulle aimait flirter avec les nationalistes convenables. Ses représentants les plus qualifiés en Indochine cherchaient désespérément les interlocuteurs valables, tels que ce général Xuan — général de l'armée française et inventeur d'un canon — qui rêva de renverser Bao Dai et de proclamer avant Diem la République du Vietnam.

Les milieux gaullistes et le capitalisme éclairé révèrent encore, après les accords de Genève, à la coopération entre la France et les deux Vietnam. Reentrant d'un voyage d'affaires au Japon, M. Lefaucheur, alors président directeur-général de la Régie Renault, fit une halte à Hanoï. Un projet fut établi pour l'installation d'une usine de montage au Nord-Vietnam. Une société franco-vietnamienne, avec participation de l'Etat français et de la République démocratique du Vietnam, devait en outre exploiter les gisements de houille du Tonkin.

C'est l'intervention des U.S.A. qui fit échouer ces projets. Le gouvernement américain fit savoir que le port de Haïphong entraînait dans la liste des destinations interdites, pour lesquelles toute « fourniture stratégique » (et les équipements industriels étaient ainsi qualifiés) entraînerait contre le fournisseur une sanction des U.S.A.

Dès lors, la rupture entre les deux Vietnam était consommée. Le nord industriel et minier trouvait en U. R. S. S. une aide technique efficace. Le sud agricole sombrait dans la misère.

C'est un peu la rancœur d'une opération ratée, le ressentiment contre les Etats-Unis rendus responsables de son échec, que l'on retrouvait il y a quelques jours dans les propos du général de Gaulle. Mais c'est aussi l'illusion que l'on pourrait aujourd'hui reprendre et réussir les combinaisons d'autrefois. Et ce n'est pas par hasard que le petit groupe des émigrés vietnamiens à Paris, parmi lesquels le général Xuan, applaudissait ses paroles, rêvant tout haut de remonter sur la scène.

Ces rêveries sont aussi dérisoires que les vœux pieux du président Kennedy. L'« Occident » est condamné à soutenir des régimes de plus en plus impopulaires ou à accepter l'unification du pays sous la direction du gouvernement socialiste de la R.D.V.N. Ce n'est pas seulement le résultat d'une évolution historique, c'est une évidence de la géographie.

Toute l'industrie, toutes les ressources minières sont au nord. Le sud ne produit que du riz (deux millions et demi d'hectares, soit la moitié du territoire) et du caoutchouc (100.000 hectares d'hévéas). Coupée de ses débouchés naturels l'économie du sud-Vietnam voit ses exportations diminuer régulièrement, tandis que les importations augmentent. En 1962, le produit des exportations ne couvrait plus que 21 % des importations vietnamiennes, c'est-à-dire que l'économie du pays reposait entièrement sur l'aide extérieure.

L'inflation et la hausse des prix sont, dans ces conditions, inévitables. Au mois de juillet 1963,

l'indice des prix alimentaires à Saigon atteignait 251 par rapport à 1953. Sur la même base l'indice des prix du riz était de 146 et l'indice général des prix de gros de 181. Tandis que la misère s'accroît, la population augmente, lentement mais régulièrement, de 1,5 % par an. L'explosion est inévitable.

Les éléments éclairés de la bourgeoisie, ceux dont rêvent à la fois Kennedy et de Gaulle, peuvent se rallier au socialisme ou bien mener contre leur peuple un dernier combat, rageur et féroce ; ils ne peuvent plus jouer, dans ces circonstances un rôle historique.

Déjà les campagnes sont aux mains des partisans Vietcong. Comme hier en Algérie, l'insurrection

est maîtresse de la moitié du pays pendant le jour et de la quasi totalité pendant la nuit.

L'unité du Vietnam ne naîtra pas des combinaisons sous-gaulliennes ou des subtils dosages de la diplomatie, même à la faveur d'un nouveau Yalta khrouchtchevien. C'est le combat du peuple vietnamien, avec tous ses alliés du tiers monde, qui l'imposera tôt ou tard.

Manuel Bridier